



DES OISEAUX...

De la fin du
Moyen Âge
au XXI^e siècle



DES OISEAUX...

Catalogue de l'exposition
présentée à la cathédrale Saint-Jérôme,
à Digne-les-Bains,
du 7 juillet au 30 septembre 2011
et au prieuré de Salagon, à Mane,
février-avril 2012

Commissariat :

Jean-Christophe Labadie, directeur des Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence,
Marie-Christine Braillard, conservateur départemental (Alpes-de-Haute-Provence)

Muséographie :

Jean-Marc Gaillard

Montage de l'exposition :

Jean-Claude Paglia, Denis Élie, Pierre Chaland, Pascal Boucard
(Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence)

Coordination et médiation :

Sécolène Rousseau et Laurie Honoré (service du développement culturel, Conseil général des Alpes-de-Haute-Provence)

Textes, choix des illustrations et notices :

Sandrine Restelli-Imbert, conservatrice déléguée aux antiquités et objets d'art (Alpes-de-Haute-Provence),
Marie-Christine Braillard, conservateur départemental (Alpes-de-Haute-Provence),
Hélène Cavalié, directrice adjointe des Archives départementales des Alpes-Maritimes

Conception graphique du catalogue :

Jean-Marc Delaye (Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence)

Crédits photographiques et numérisation :

Jean-Marc Delaye (Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence)

Relecture et corrections :

Annie Massot, responsable de la bibliothèque et des archives privées aux Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence

Impression :

Imprimerie des Deux-Ponts,
38320 BRESSON

Remerciements :

À la Conservation régionale des monuments historiques (Julie Tugas),
au service territorial de l'architecture et du patrimoine (Christophe Curial),
au Musée Muséum départemental, Gap (Frédérique Verlinden),
à la Pastorale tourisme et loisirs de Haute-Provence (Jean-Hugues Bartet),
au Père Claude Listello,
au Père Gaston Savornin,
à Marie-Madeleine Viré, association pour l'étude et la sauvegarde du patrimoine religieux de la Haute-Provence.

ISBN 978 2 86004 005 1

© Musée départemental d'art religieux.

Dépôt légal : juillet 2011

6 000 exemplaires

DES OISEAUX...

De la fin du
Moyen Âge
au XXI^e siècle



PRÉFACE

Fort du succès public de l'exposition présentée à la cathédrale Saint-Jérôme par le Musée départemental d'art religieux durant l'été 2010, l'expérience est renouvelée en 2011, grâce à une collaboration fructueuse entre le Conseil général, les services de l'État et l'évêché.

Cette année, le musée départemental présente aux visiteurs près de vingt œuvres d'un grand intérêt historique et artistique dans une exposition sobrement titrée « Des oiseaux... ». Cette mise en valeur du patrimoine culturel des communes des Alpes-de-Haute-Provence s'accompagne d'opérations liées à la protection, la conservation et la restauration des œuvres.

L'exposition « Des oiseaux ... » s'insère dans le projet européen ALCOTRA (Alpes latines coopération transfrontalière) décliné ici en un projet « Nouveau territoire d'itinérance ». Mené conjointement depuis 2007 par le Conseil général et la Province de Cuneo, il préconise la création d'une « itinérance culturelle » sur un territoire redessiné.

Sur le versant italien, l'exposition « *Bestie. Animali reali e fantastici nell'arte europea dal Medioevo al primo Novecento* » a été proposée du 26 février au 5 juin à Caraglio. En France, l'exposition, se penche sur le bestiaire sacré bas-alpin et instaure un dialogue entre création contemporaine et œuvres du passé. Une œuvre joue ainsi avec l'étrangeté et, tout comme l'œuvre sacrée, engage un dialogue fécond avec le spectateur, invité à déambuler au milieu de représentations d'oiseaux, porteuses de symboles.

Jean-Louis BIANCO

Président du Conseil général
des Alpes-de-Haute-Provence

LES BESTIAIRES ¹

Au Moyen Âge, le livre appelé bestiaire est un ensemble de courts textes mettant en correspondance un comportement imaginaire de l'animal – sa « nature » – avec une référence biblique.

Cette manière d'appréhender l'animal, dans une perspective morale et théologique, très éloignée de l'observation naturaliste, perdure longtemps après la fin du Moyen Âge. Les expressions comme « avoir une mémoire d'éléphant », « malin comme un singe » ou « faire l'autruche » témoignent, de nos jours, de la permanence de l'imaginaire des bestiaires médiévaux ².

Toutes les espèces du monde animal ne figurent pas dans les bestiaires occidentaux, certaines sont privilégiées : il en va ainsi des quadrupèdes mieux représentés que les oiseaux, les poissons, les invertébrés ou les insectes...³

En littérature, les bestiaires sont des ouvrages où sont catalogués des animaux réels ou imaginaires, dont les propriétés ou la nature de même réelles ou imaginaires, sont présentées comme symboles moraux ou religieux. Leur origine est ancienne bien que le terme qui les désigne n'apparaisse que dans la moitié du XII^e siècle (1121-1135) chez Philippe de Thaon ⁴. Le premier bestiaire connu est celui du *φυσιολόγος*, le Naturaliste, une compilation grecque probablement du II^e siècle et d'un auteur anonyme, à moins que l'on cherche des éléments chez Aristote ou Pline l'Ancien, voire en Égypte. De ce *Φυσιολόγος*, il existe plusieurs manuscrits dont celui de Smyrne du XI^e siècle. À chaque chapitre correspondent deux images, l'une décrivant l'animal et l'autre symbolique en rapport avec les scènes de l'Écriture ou de la vie des saints. Son texte d'enseignement religieux ou moral associait des citations bibliques à la description d'une cinquantaine d'animaux. Il fondait une typologie chrétienne dont le principe était de juxtaposer une idée zoologique et une idée christologique.

Ses traductions latines, sous le titre de *Physiologus*, commencent dès le IV^e siècle, puisque saint Ambroise en cite des passages dans son *Hexameron*. Nombreux seront ensuite les manuscrits latins qui en assureront la diffusion de Byzance à la Grande-Bretagne et à l'Irlande. Traduites, à leur tour, en langues vulgaires dans tous les pays d'Europe, sans parler des traductions éthiopiennes, arméniennes et arabes, elles devinrent des lieux communs de la prédication populaire.

Les animaux que présente le *Physiologus* ont été choisis dans les listes données par le Lévitique et le Deutéronome, d'où souvent leur exotisme.

Ainsi y rencontre-t-on, à côté d'animaux familiers bien connus de l'Occident (aigle, paon, grue, vautour, cerf, bœuf, etc.) d'autres animaux inconnus de nos climats (lion, panthère, tigre, éléphant, etc.) ; puis des animaux imaginaires (phénix, licorne, griffon, etc.), les monstres de l'Orient et de l'Antiquité.

Aux yeux du lecteur occidental il y aura peu de différence, pour son édification, entre les animaux exotiques et les créatures fantastiques ou fabuleuses proposées par les bestiaires issus du *Physiologus*, au cours des siècles. Ces bestiaires, aux seules fins morales et non scientifiques, remplis d'erreurs zoologiques, malgré les quelques corrections qu'Isidore de Séville ⁵ tenta d'apporter au *Physiologus* au VII^e siècle, connurent un énorme succès au Moyen Âge. Ils en avaient même

encore en France au XVII^e siècle.

De ces bestiaires s'inspireront les artistes du Moyen Âge au XII^e siècle : sculpteurs de chapiteaux, mosaïstes, notamment pour la Haute-Provence ceux de l'église du monastère de Ganagobie, voire héraldistes y puiseront leur inspiration dans un but encore moralisant. Le XIII^e siècle gardera les thèmes issus des bestiaires, en les épurant parfois. Mais, en même temps, il introduira un fantastique neuf qui, lui, ne se piquera pas de justification morale ou théologique et s'abandonnera à la pure imagination plastique sous une triple influence antique, islamique et asiatique ⁶.

LA SYMBOLIQUE DES OISEAUX

L'oiseau, dans la symbolique médiévale, est toujours un « signe d'ordre spirituel ; il désigne l'âme ⁷ ». Dès le haut Moyen Âge, les « oiseaux de Vie », représentés par des paons ou des aigles, décorent les bibles carolingiennes. Selon la légende, l'aigle, parce qu'il peut regarder le soleil en face, aspire à la lumière du Créateur. Quant aux multiples yeux dessinés sur la queue des paons, ils ressemblent à ceux décrits par Ézéchiel afin de représenter l'omniscience. Au XV^e siècle, artistes flamands ou italiens évoqueront l'immortalité de l'âme par des oiseaux. Des traités sur les oiseaux existent avant même que ne se répandent, à partir de la fin du XII^e siècle, les bestiaires proprement dits. Le plus célèbre, le *De avibus*, écrit vers 1130-1160 par Hugues de Fouillois pour instruire les moines de son monastère au XII^e siècle, est un traité sur les significations allégoriques des oiseaux mentionnés dans la Bible et chez les Pères de l'Église.

Il y oppose la colombe, qui symbolise le moine et la vie contemplative, au faucon, qui représente le noble et la vie active ⁸. En privilégiant l'interprétation symbolique plutôt que l'observation naturaliste, les clercs utilisent les bestiaires comme support de prédication. Le sens allégorique, attribué à l'animal, sert à faciliter l'enseignement du dogme chrétien aux fidèles, d'un point de vue à la fois moral et religieux.

¹ DUCCI (Annamaria), « *Feri leones, immundae simiae, monstruosi centauri*. Nature et figure de l'animal au Moyen Âge, un profil. » dans *Bestie, Bêtes. Animaux réels et imaginaires dans l'art européen du Moyen Âge au début du vingtième siècle*. Catalogue d'exposition Caraglio, Il Filatoio, 26 février – 5 juin 2011.

² Catalogue *Le bestiaire médiéval*, BnF.

³ MOTTE-FLORAC (Élisabeth), « À propos du symbolisme des animaux », dans *Le symbolisme des animaux, l'animal, clef de voûte de la relation entre l'homme et la nature ?* Montpellier, IRD éditions, Cd-Rom, 2007.

⁴ Philippe de THAON, clerc vivant en Angleterre dans le premier tiers du XII^e siècle.

⁵ Isidore de SÉVILLE (saint) (c. 560 ou 570 – c. 636). Ami de saint Grégoire le Grand, auteur d'une vaste encyclopédie : *Etymologiarum seu Originum libri* (*Livres des étymologies ou origines*).

⁶ VIRÉ (Marie-Madeleine), « Les bestiaires » dans *Bulletin de l'association pour l'étude et la sauvegarde du patrimoine religieux de la Haute-Provence*. Bestiaire latin du XV^e siècle et bestiaire vaudois piémontais, n° 25, 2001, p. 12-13. Le texte est reproduit ici intégralement.

⁷ DAVY (Marie-Madeleine), *Initiation à la symbolique romane (XI^e siècle)*, Flammarion, 1977, p. 222.

⁸ Le faucon est l'emblème de la noblesse qui pratique la chasse au vol.

COLOMBE



Très tôt, la colombe fut prise par les peuples anciens comme symbole de paix, de pureté, de fidélité pour ne reprendre que les symboles les plus courants.

Présente en Crète, dès le Néolithique, on la retrouve aussi chez les Hittites, les Phéniciens, en Syrie où elle représente l'esprit de la divinité de la Terre, ou encore en Grèce où elle fut particulièrement consacrée à Aphrodite, déesse de l'Amour.

Dans les représentations que l'Église chrétienne fit, la colombe fut sûrement le symbole le plus représenté. Elle évoque surtout l'Esprit-Saint et le Christ ; plus tard, elle sera aussi l'un des emblèmes de la Vierge Marie. Si, dans la mythologie païenne, la colombe symbolise l'amour et la volupté, la symbolique chrétienne en a fait l'emblème de l'innocence et de la chasteté. Cela tient à la colombe de l'Arche de Noé portant dans son bec un brin d'olivier annonçant la fin du Déluge et plus

encore à l'Esprit-Saint apparaissant sous la forme d'une colombe dans l'Annonciation ou lors du baptême du Christ. La colombe dans le thème de l'Annonciation est le troisième personnage et représente l'Esprit-Saint, porteur du message de Dieu. Elle plonge généralement du haut du ciel vers la Sainte Vierge au milieu de rayons de lumière, illustrant bien les mots de l'Évangile : « L'Esprit-Saint te couvrira de son ombre ».

La colombe fut aussi utilisée comme emblème de Jésus-Christ dans les textes et l'art des premiers chrétiens ou encore, comme dans l'Antiquité, elle représente l'amour de Jésus pour les hommes.

La colombe apparaît enfin comme le symbole de la simplicité de cœur, de la candeur, par opposition à la ruse du serpent :

« Montrez-vous malins comme des serpents et candides comme les colombes » dit Jésus à ses apôtres (MATTHIEU 10,16).

SRI

ANONYME

(Bellaffaire, église de la Freyssinie, début XIX^e siècle)

Chasuble

Drap d'or broché, filé, cannetille, galon or,
soie nuancée
Patrimoine non protégé

Revêtues par tout clerc ou chanoine qui célèbre une messe ou encore lors des processions, les chasubles sont des vêtements qui se portent sur tous les autres. Il n'existe que cinq couleurs qui se partagent les temps liturgiques, l'or n'en faisant pas partie, mais il offre un champ d'action plus large car il peut remplacer le blanc, le vert ou le rouge.

L'orfroi dorsal est matérialisé par un galon or et un décor différent du corps de la chasuble. Le motif central, tissé à disposition, représente la colombe de l'Esprit-Saint au milieu de rayons.



VILLEVIEILLE

(La Brillanne, église paroissiale Sainte-Agathe, 1866)

« *Le Baptême du Christ* »

H. 91 cm, l. 62 cm

Huile sur toile

Patrimoine inscrit (11 juillet 1986)

Représentation classique d'un baptême avec les trois personnages principaux : saint Jean-Baptiste, le Christ et la colombe symbolisant l'Esprit de Dieu.

« Alors survient Jésus, [venant] de Galilée au Jourdain vers Jean, pour être baptisé par lui... Une fois baptisé, Jésus remonta de l'eau. Et voici que s'ouvrirent les cieux, et Jean vit l'Esprit de Dieu descendre, comme une colombe, et venir sur lui. Et voici une voix, partie des cieux, qui disait : « Celui-ci est mon fils, le Bien-aimé, qui a toute ma faveur ».

(MATTHIEU 3, 13-17)





ANONYME

(Castellane, église paroissiale du Sacré-Cœur, 2^e moitié du XIX^e siècle)

Voile huméral

Satin de soie brodé, filé, cannetille et paillettes or,
cannetille et paillettes argent
Patrimoine non protégé

Le voile huméral est une longue bande de tissu que l'on place sur les épaules et qui sert à couvrir les mains lorsque l'on tient un objet sacré. Le motif central, en très fort relief, représente une colombe en plein vol entourée de rayons, le tout encadré par des végétaux.



ANONYME

(Moustiers, église paroissiale Notre-Dame-de-l'Assomption, XVI^e siècle)

« *L'Annonciation* »

Peinture sur bois
H. 166 cm, l. 98 cm.
Patrimoine classé (7 septembre 1988)
Restauré entre 1990 et 1994.

Il s'agit d'une composition classique du thème de l'Annonciation. La Vierge assise, l'Ange Gabriel, agenouillé, tenant le lis, symbole de la pureté et de la virginité de Marie et, dans une nuée, Dieu le Père envoyant la colombe de l'Esprit-Saint.

L'œuvre semble incomplète avec la présence d'une main tenant un calice derrière la Vierge et, au-dessus, une roue et une main.

L'annonce faite à Marie qu'elle enfantera un fils, incarnation du Christ, est l'une des scènes le plus souvent représentée dans l'art chrétien. « Voici, la jeune fille deviendra enceinte, elle enfantera un fils » (ISAÏE 7, 14).



ANONYME

(Manosque, Notre-Dame-de-Romigier, XVI^e siècle, dorure XVIII^e siècle)

« Vierge à l'enfant »

Bois doré et peint
H. 108 cm
Patrimoine non protégé

La Vierge, comme mère de Dieu, est une doctrine centrale de l'Église et l'iconographie insiste donc sur sa maternité.

Les représentations de Vierges à l'enfant sont très nombreuses partout dans le monde chrétien. Il n'existe qu'une seule statue « Vierge à l'enfant et un oiseau » dans le département des Alpes-de-Haute-Provence. La présence d'un oiseau dans les représentations de Vierges à l'enfant a donné lieu à plusieurs explications : soit elle illustre une légende selon laquelle l'enfant Jésus, pendant la Fuite en Egypte, aurait pétri des oiseaux en terre et leur aurait insufflé la vie, soit, lorsque l'oiseau est identifiable à un chardonneret, elle illustre une légende liée à la passion du Christ. La couleur rouge de l'oiseau proviendrait du sang du Christ, l'oiseau ayant enlevé une épine de son front. Ici, l'oiseau serait une colombe, symbole de paix et du message du Christ, ou un petit pélican.



ANONYME

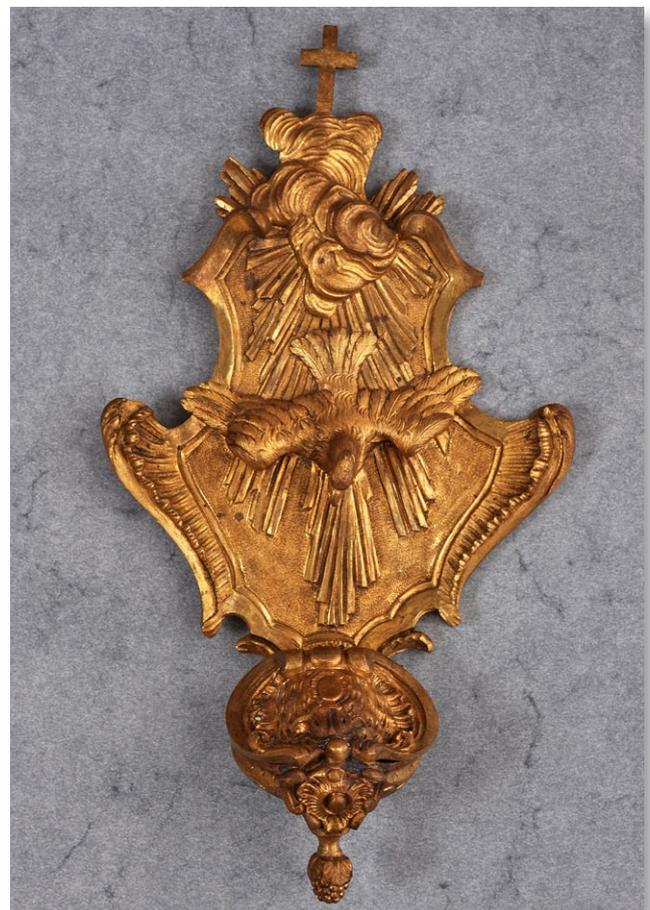
(XIX^e siècle)

Bénitier

Laiton
H. 27 cm, l. 14,5 cm
Patrimoine non protégé

Ce bénitier d'applique est composé d'une petite vasque contenant l'eau bénite, d'une plaque murale décorée à son sommet d'une croix émergeant d'une nuée d'où sort des rayons et d'une colombe.

Ces bénitiers d'applique étaient utilisés dans les sacristies ou encore dans des intérieurs privés, accrochés à un mur ou à un meuble.



ANONYME

(Sainte-Tulle, mairie, 1704)

Antiphonaire

Parchemin sur vélin

H. 69 cm, l. 52 cm

Don de l'abbé Jacques Bremond,
commendataire de Sainte-Tulle
Patrimoine classé (4 avril 1907)

L'antiphonaire est un livre liturgique contenant les antiennes ¹ pour l'office et la messe. Il comporte généralement tous les chants de l'année liturgique suivant le calendrier.

Cet ouvrage de près de 200 pages de vélin, matériau rare et noble, relié par une couverture en bois recouvert de cuir de porc, est d'une exceptionnelle qualité.

La beauté et la qualité des enluminures font de cet antiphonaire une œuvre artistique de premier ordre.

La scène représente la Vierge et les apôtres dans le cénacle le jour de la Pentecôte. Chaque personnage est surmonté d'une flamme symbolisant les langues de feu et la colombe de l'Esprit-Saint plane au-dessus. Le Christ envoie la colombe sur les apôtres qui furent remplis de l'Esprit-Saint et commencèrent à parler les langues nécessaires à la diffusion de la Bonne parole dans le monde.

¹ « Antienne » : verset chanté avant et après un psaume.



ANONYME

(Villeneuve, église paroissiale Saint-Saturnin, XVIII^e siècle)

Pupitre d'autel

Bois peint

H. 33 cm, l. 28 cm

Patrimoine inscrit (8 janvier 1990)

Support incliné, pliant, permettant de poser un livre liturgique sur l'autel, le pupitre d'autel est souvent en bois brut, rarement à décor figuratif. Deux anges agenouillés prient devant l'autel où est couché l'Agneau de l'Apocalypse ; au-dessus plane la colombe de l'Esprit-Saint.



TOURTERELLE



Dans la symbolique chrétienne ancienne, la tourterelle a joué sensiblement le même rôle que la colombe, la figuration de l'Esprit-Saint en moins, au point qu'il est quelquefois difficile de les différencier.

La tourterelle ne s'accouplerait plus après un veuvage. C'est pour cette pureté qu'elle est souvent donnée en exemple aux veuves par les gens d'Église.

Louis Réau dans son « Iconographie de

l'art chrétien », lorsqu'il évoque le bestiaire animal, n'aborde pas le sujet de la tourterelle. Elle n'apparaît qu'au moment de la présentation de Jésus au Temple où un couple de tourterelles y est offert pour la purification des parents, après une naissance.

Elle est aussi, et peut-être plus encore que la colombe, emblème de la douceur, qu'elle possède en quantité.

SRI



FIDÈLE MARIA PATRITTI

(La Condamine, église paroissiale Sainte-Catherine, 1862)

« La Présentation au Temple »

Huile sur toile

H. 185 cm, l. 160 cm

Patrimoine inscrit (30 janvier 1989)

Fêtée le 2 février, la Présentation de Jésus au Temple (ou la Purification de la Vierge ou encore Chandeleur) intervient 40 jours après la naissance de l'enfant Jésus.

Tandis que la loi de Moïse obligeait tout juif à consacrer chaque premier-né à Dieu, selon le rituel du Lévitique, toute femme qui venait d'enfanter était considérée impure. C'est seulement après 40 jours qu'elle devait présenter son enfant au Temple et y déposer une offrande.

Aux pieds de la Vierge se trouve donc son offrande, un couple de tourterelles dans un panier. Si l'agneau était l'offrande des riches, les tourterelles étaient celle des pauvres.

CORBEAU



Au contraire des mythologies anciennes qui valorisent sa sagesse, sa mémoire et ses dons de prophétie, la Bible fait apparaître le corbeau dans l'épisode de l'arche de Noé comme un animal infidèle, égoïste et charognard, tandis que les Pères de l'Église le rangent dans le bestiaire du Diable. « Le corbeau est un oiseau impur parce que charognard et diabolique, parce que recouvert d'un plumage entièrement noir ¹ ».

Les bestiaires médiévaux exploitent la tradition en associant le plumage noir à la symbolique négative de cette couleur mortifère ². Dans la croyance populaire, le corbeau est considéré comme un signe maléfique, annonciateur

de mauvais messages ou comme un signe d'affliction dans la peinture flamande et italienne du XVI^e siècle.

Toutefois, dans les traditions hagiographiques, il existe un bon corbeau, c'est le corbeau nourricier du prophète Élie, de Benoît de Nursie et d'Antoine le Grand, ou le corbeau protecteur de Vincent de Sarragosse et de saint Meinrad à Einsiedlen.

MCB

¹ Oiseau divinatoire de l'Antiquité et protégé d'Apollon, le corbeau, dans la mythologie germanique, est considéré comme un oiseau sacré, attribut d'Odin, messenger des dieux, protecteur des guerriers et mémoire du monde.

² PASTOUREAU (Michel), *Noir. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2008, p. 36-38.

FIDÈLE MARIA PATTRITI

(Blieux, église paroissiale Saint-Symphorien, troisième quart du XIX^e siècle)

« Visite de saint Antoine à saint Paul ermite »

Huile sur toile

H. 159 cm, l. 128 cm

Patrimoine inscrit (11 juillet 1986)

La vie d'Antoine le Grand est décrite dans *La Légende Dorée*². Ermite, vivant au milieu du III^e siècle dans le désert égyptien de la Thébaidé, saint Antoine rend visite à saint Paul ermite. « Quand l'heure du repas fut arrivée, un corbeau apporta une double ration de pain : or, comme Antoine était dans l'admiration, Paul répondit que Dieu le servait tous les jours de la sorte, mais qu'il avait doublé la pitance en faveur de son hôte ».

Dans un paysage à la végétation composite dont un arbre mort évoque symboliquement la mort prochaine de saint Paul (?), saint Antoine, en retrait, revêtu de l'habit sombre des Antonins, est agenouillé en prière devant un livre ouvert posé sur un rocher, son bâton, le tau, se terminant par un T – figure de la dernière lettre de l'alphabet hébraïque et emblème de l'ordre des Antonins –, est placé en évidence entre les deux ermites. Au premier plan, Paul dont la nudité est dissimulée par une grossière « *tunique tissée du palmier* » (feuilles de

palmier tressées), lève le bras gauche pour attraper au vol le pain dans le bec du corbeau.

Le tableau de Blieux est sans doute la copie du tableau de Fidèle Patritti de l'église Saint-Antoine de Norante, signé et daté de 1850 mais d'une facture plus maladroite.

Saint Antoine, protecteur et guérisseur du Feu de Saint-Antoine ou Mal des ardents, sorte d'épilepsie provoquée par l'ergot de seigle³, est le patron de l'ordre des Antonins ou Théatins, ordre hospitalier fondé au XII^e siècle.

³ VORAGINE (Jacques de), *La légende dorée*, Paris, Garnier Flammarion, 1967, t. I, p. 130-134. L'épisode de la visite est décrit dans la vie de saint Paul ermite, t. I, p. 121-122.

⁴ Le Mal des Ardents ou Feu Sacré se caractérisait par la gangrène des extrémités, des convulsions et des hallucinations.



AIGLE



Considéré comme le roi des oiseaux, l'aigle est l'oiseau des dieux dans les cultures antiques et le symbole de l'orgueil et de la puissance dans la Bible. « Le grand aigle aux grandes ailes et à la large envergure » d'Ézéchiel (17) désigne aussi bien pour Ésaïe (46, 11) que pour Jérémie (48, 40), la grande puissance de l'empire babylonien, gouverné par Nabuchodonosor.

Au Moyen Âge, l'aigle devient un symbole de la résurrection du Christ. Selon une ancienne tradition, l'aigle devenu âgé aurait la faculté de retrouver sa jeunesse en volant près du soleil et en plongeant dans une fontaine : « Ta jeunesse se renouvelle comme l'aigle » (Psaumes 103, 5). Il peut ainsi être associé au baptême. Néanmoins, la représentation la plus connue de

l'aigle est celle où tenant l'évangile dans ses serres, il figure l'évangéliste Jean selon la vision d'Ézéchiel et le texte de l'Apocalypse : « Le premier être vivant est semblable à un lion, le second être vivant est semblable à un veau, le troisième être vivant a la face d'un homme, et le quatrième être vivant est semblable à un aigle qui vole » (Apocalypse 4, 7). Les trois animaux et l'homme, symbole des évangélistes, sont appelés le « tétramorphe », tétra signifiant en grec « quatre » et morphe la « forme ». L'aigle, devenu l'attribut de Jean en référence au début de son évangile où le Verbe est la « lumière des hommes » (Jean 1, 1-4), était considéré par Pline l'Ancien comme le seul animal à pouvoir regarder le soleil en face.

MCB



ANONYME

(Riez, église paroissiale Notre-Dame-de-l'Assomption, XVI^e siècle)

Plat de quête

Aigle bicéphale

Laiton estampé, repoussé, poinçonné

Diamètre : 25,5 cm

Patrimoine classé (30 janvier 1995)

Si le motif central est estampé, le reste du décor est largement poinçonné, que ce soit autour du médaillon central ou sur le marli où apparaissent des frises de feuilles et de fleurs de lys.

Dans le médaillon central, la représentation animale n'a aucune symbolique religieuse, il s'agit ici d'une aigle bicéphale présente dans les armoiries de la famille Lascaris de Tende : « à une aigle éployée d'or ». Antoine Lascaris fut évêque de Riez de 1490 à 1523 et de 1532 à sa mort en 1546.

ANONYME

(Entrevennes, fin XV^e siècle-XVI^e siècle)

Croix processionnelle

Cuivre, argent et vermeil sur âme de bois

H. 151 cm, l. 90 cm

Patrimoine classé (24 mai 1943)

La croix est couverte de plaques d'argent estampées de rinceaux et d'oiseaux. Les quatre extrémités se terminent par un quadrilobe à accolades, avec, aux pointes extérieures, une boule de cuivre. Chaque quadrilobe, bordé d'une frise de perles, porte de chaque côté une plaque d'argent finement gravée et niellée avec une représentation.

Sur la face principale, dans les quadrilobes entourant un Christ d'argent en relief sont figurés le martyr de saint Sébastien (à gauche), saint Martin à cheval partageant son vêtement (à droite), le Christ en Majesté sur fond étoilé (en haut), la Vierge à l'Enfant debout sur un croissant de Lune (en bas).

Au revers, entourant un agneau pascal de vermeil, les quadrilobes représentent le tétramorphe, les quatre évangélistes : le lion ailé de saint Marc (à gauche), le taureau ailé de saint Luc (à droite), l'aigle de saint Jean (en haut), et l'ange de saint Matthieu (en bas).

Sous la croix, le nœud en cuivre, dont on ne sait s'il n'a pu être rapporté ultérieurement, porte six cabochons en losange, gravés, avec des traces d'émail vert et bleu. Ils sont gravés XPS [Christus] / IHS [Jésus] / LA CROIX DE ANTRAVENES [la croix d'Entrevennes] / IHS [Jésus] / IHHI FECTE A DIGNE [faite à Digne] / A M. La graphie particulière de ce M est très certainement une erreur de sens de copie de l'oméga grec, attribut du Christ qui est l'alpha et l'oméga, le début et la fin suivant l'Apocalypse (chapitres 1, 8 ; 22, 13 et 44, 6). La présence des quatre initiales IHHI se lit mal comme une date ou un nom de famille, il pourrait aussi bien s'agir de l'abréviation de Yahvé, I.H.V.H., elle-aussi déformée.

Cette croix de procession, l'une des plus belles du département, classée au titre des monuments historiques en mai 1943, a figuré dans la grande exposition *Trésors des églises de France* à Paris, au Musée des arts décoratifs en 1965. Elle témoigne de l'habileté des orfèvres des petites villes, éloignés des grands centres de production.

HC



PÉLICAN



Le pélican apparaît dans une légende très ancienne. Le pélican mâle, ou femelle, aurait tué ses petits alors que ceux-ci le frappaient à la tête et après trois jours de douleur devant les corps inanimés, il se perce la poitrine et les arrose de son sang. Les pélicaneaux morts revenaient ainsi à la vie.

La réalité est toute autre : le pélican, lorsque qu'il pêche, emmagasine les poissons destinés à la nourriture des plus jeunes dans la poche membraneuse de son bec et vide cette dernière en pressant son bec contre sa poitrine.

De là vient la légende du pélican donnant sa vie pour sauver ses petits et par extension, le symbole de Jésus se sacrifiant pour les hommes et le rachat de l'âme humaine, devenant par là même l'auteur de notre salut et de notre résurrection.

À ce premier sens se substitue celui du pélican emblème de l'amour de Jésus pour les hommes, qui s'exprime par le don de son sang dans

l'Eucharistie.

Parce qu'il donne sa vie pour ses petits, le pélican est un admirable emblème de la charité, qu'elle soit chrétienne, maternel ou paternel. On retrouve le pélican dans l'art religieux mais aussi dans l'héraldique, religieuse et civile.

De même que Jésus porte la blessure de la lance sur son côté droit, le pélican, représenté de profil ou de face, se frappe le côté droit, quelquefois le milieu de la poitrine mais jamais le côté gauche. C'est une règle absolue qui perdure jusqu'au XVIII^e siècle et qui vient du texte d'une vision d'Ézéchiel, texte chanté avant les messes solennelles et dominicales, pendant l'aspersion de l'eau bénite et purificatrice, en accord avec le rôle symbolique du pélican.

Par la suite, apparaissent des représentations du pélican se perçant la poitrine au côté gauche.

SRI



ANONYME

(Salignac, église paroissiale Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, XIX^e siècle)

Socle

Bois, tissu, broderie
H. 27 cm, l. 38 cm
Patrimoine non protégé



ANONYME

(Sigonce, église paroissiale Notre-Dame)

Chaise de célébrant

Noyer
Patrimoine non protégé



ANONYME

(Niozelles, église paroissiale Saint-Étienne, XIX^e siècle)

Pavillon de ciboire

Satin de soie peint, galon or
Patrimoine non protégé

Le pavillon de ciboire est une pièce d'étoffe qui sert à recouvrir un ciboire lorsque celui-ci contient des hosties consacrées. En soie blanche, orné de galons, il est peint et comporte sur l'une des faces un pélican s'ouvrant la poitrine.



ANONYME

(Castellane, église paroissiale du Sacré-Cœur, milieu XIX^e siècle)

Chasuble blanche

Soie unie, broderie d'application, cannetille argent, cannetille et paillettes or
Patrimoine non protégé

L'orfroi n'est matérialisé que par le galon or qui reprend dans le dos la forme de la croix avec, en son centre, le motif du pélican, en fort relief et cousu sur la soie.



ANONYME

(Musée départemental d'art religieux, XVIII^e siècle)

Porte de tabernacle

Bois sculpté, peint et doré
H. 43 cm, l. 27 cm
Patrimoine non protégé

Le décor est plaqué en relief. De haut en bas, le triangle de la Sainte Trinité avec le tétragramme hébraïque (désignant Dieu), puis le pélican se perçant le flanc pour nourrir ses petits et, enfin, l'autel avec l'agneau de l'Apocalypse.



Coq



Pour le christianisme, le coq est un symbole de la résurrection, de la victoire et de la vigilance, il possède le pouvoir de chasser les démons. Par son chant, il réveille les fidèles endormis dans le péché des ténèbres. Aux XII^e et XIII^e siècles, il devient l'image du prédicateur « du prêtre cherchant à conduire ses ouailles vers le Salut ».

À la fin du Moyen Âge, on tentera de faire du coq l'emblème du roi de France voire de la France elle-même ; on y parviendra au XVI^e siècle⁴.

Le coq du reniement de Pierre participe à la symbolique valorisante du coq. Il deviendra l'attribut du saint après le X^e siècle, au même titre que la clef : « Le même saint (saint Clément) rapporte qu'en entendant le chant du coq, saint Pierre avait coutume de se lever pour faire oraison et de pleurer abondamment⁵ ».

MCB

⁴ DUCHET-SUCHAUX (Gaston), PASTOUREAU (Michel), *Le bestiaire médiéval, dictionnaire historique et bibliographique*, Paris, Le Léopard d'or, 2002.

⁵ VORAGINE (Jacques de), *op. cit.*, t. I, p. 417.



ANONYME

(Saumane, église paroissiale Saint-Pierre-ès-Liens, premier quart du XIX^e siècle)

Statue reliquaire « saint Pierre aux liens »

Carton-pâte, yeux en pâte de verre, bois, papier doré, fil métallisé, verre

H. 157 cm

Patrimoine non protégé

L'iconographie de la statue-reliquaire de saint Pierre, titulaire de l'église paroissiale de Saumane, est caractéristique des représentations du saint, premier des apôtres et le plus important du christianisme ⁶. Saint Pierre portant la barbe courte et bouclée, les poignets entravés par les chaînes (saint Pierre aux liens), est figuré avec ses attributs distinctifs : le coq du reniement juché sur un tambour de colonne en référence à la Flagellation du Christ et les deux clefs.

Le socle contient une cavité soigneusement décorée de paperoles renfermant une relique du saint. « L'image en bosse » – la statue –, détachée de l'autel et plus particulièrement la statue-reliquaire, était réservée à la procession ⁷.

⁶ Après la Vierge, saint Pierre est avec Jean-Baptiste et Martin, l'un des trois « grands saints » de Provence.

⁷ FROESCHLE-CHOPARD (Marie-Hélène), *Espace et sacré en Provence (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Cerf, 1994, p. 228.



ANONYME

(Fontienne, église paroissiale Saint-Pierre, 2^e moitié du XVII^e siècle)

Le repentir de saint Pierre

Huile sur toile

H. 94 cm, l. 121cm

Patrimoine classé (14 novembre 1991)

Sur un fond neutre, saint Pierre, figuré à mi-corps, vêtu d'une tunique bleue, laissant apparaître la chemise, et d'un manteau en laine brune, est assis, les mains jointes dans un geste de prière d'une intense émotivité. Devant lui, un bout de table, sur laquelle est posé un chandelier à binet éclaire vivement ses yeux perdus suppliant le pardon divin et marquant les rides de son front. L'effet de lumière sur le visage et les mains contribue à l'impression de tension dramatique. Saint Pierre est reconnaissable aux critères physiques qui lui sont, par convention, attribués : âgé, d'une carrure massive, une barbe courte et bouclée et le crâne chauve rappelant la tonsure du premier des prêtres chrétiens. Juché sur un muret, le coq, au premier plan, est imposant bien que faiblement éclairé par la lueur de la flamme. Au centre, les deux clefs, l'une d'or, l'autre d'argent sont posées sur la table. L'évangile de Matthieu (16, 19) en donne la signification théologique : « Je te donnerai les clés du royaume des cieux, ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux », la fantaisie populaire transformera saint Pierre en portier du Ciel.

Le Repentir de saint Pierre de l'église de Fontienne est une défense et illustration du sacrement de la confession : « Quand le coq chante au petit matin l'apôtre pleure parce qu'il a, par trois fois, renié Jésus. Son repentir le sauvera ». Cette œuvre se rattache au thème de la pénitence qui prit une grande importance après le concile de Trente. La nécessité de la confession prêchée par les théologiens de la Contre-Réforme s'appuya sur le repentir de saint Pierre qui devint un sujet de méditation pour la piété chrétienne et un thème célébré par les sermonnaires et les poètes, François de Malherbe publia en 1607 le poème « Les larmes de Saint Pierre » (Mt 26 69-75, Mc 14 66-72, Lc 22 56-62, Jn 18 25-27).



ANONYME

(Castellane, chapelle de Notre-Dame-du-Roc, milieu du XIX^e siècle)

Bouteille de la Passion

Bois et verre soufflé, bois et fils de laine

H. 31 cm

Patrimoine non protégé

Bouteille en verre contenant une représentation du Christ en croix et des instruments de la Passion. Parmi ceux-ci le coq, symbolisant le reniement de Pierre.

Les calvaires en bouteille sont des travaux d'adresse et de patience comme les bateaux ou autres scènes en bouteille réalisés par des amateurs.

La représentation de la crucifixion est associée aux instruments de la Passion : lance, marteau et tenailles, colonne de la flagellation, coq du reniement de Pierre, dés utilisés pour tirer au sort la tunique du Christ, fouet, etc. Au Moyen Âge, il était d'usage que ces différents instruments soient exhibés par les confréries de la Passion lors des processions. Cette tradition fut maintenue par les confréries de pénitents dans le sud de la France.

alpes de haute provence • provincia di cuneo
nouveau nuovo territorio
territoire d'itinérance da scoprire



Union Européenne - Fonds Européen
de développement régional

